

S'engager

Vénérable Maître en chaire, Vénérable(s) Maître(s) qui décorez l'Orient, et vous tous ma(mes) Sœur(s) et mes Frères, en vos grades et qualités, la planche que je vous présente ce midi est imprégnée de l'essence de ma vie profane, bien entendu. Ce n'est pas impunément que vous aurez fait l'honneur à un syndicaliste, activiste de nombreuses causes plus ou moins perdues, d'amorcer notre réflexion commune sur l'engagement. L'intitulé de ce premier travail, qui n'est qu'une ébauche, me pousse, par la présence du pronom subjectif « s' », de toute façon, à y engager sans détour ma petite personne.

« S'engager » ! Vertigineux sujet ! Et l'on connaît la boutade « Engagez-vous, rengagez-vous, qu'ils disaient... » qui stigmatise vulgairement ce qu'il y a d'illusoire, de vain, voire de possiblement néfaste, dans l'engagement. Vertigineux, angoissant même ! Surtout si des Frères vous encouragent, d'un petit « s' », à vous pencher sur ce « soi » qui est votre « moi », votre « moi je » engagé et rengagé.

L'étymologie du mot confirme, tout de suite, cette noirceur première du sujet. « Engagement » est, en premier lieu, un mot de juriste, de la fin du XII^e siècle précisément, siècle qui ne vit pas fleurir que des églises romanes et des cathédrales, et qui signifie : « mettre en gage, lier par convention ou par contrat », en leçon du latin médiéval *inwadiamentum*, « détention en gage ». Je souligne : « gage », « lier », « détention »... Ensuite, guère plus joyeux, voici se qu'en dit Montaigne-le-Renaissant, au chapitre IX du troisième livre de ses *Essais*, en 1580 : « Etat où l'on est lié par quelque obligation. » Enfin, au siècle classique, en 1680, le dictionnaire de l'Académie française, le Richelieu, enfonce le clou : « Engagement : Fait d'entrer dans un espace étroit. »

J'arrête ici le jeu de lexico-massacre !

Ah, juste un petit coup de grâce, tout de même : depuis le siècle très sombre du roi soi-disant soleil, « engagement », « s'engager » relève, dans tous les grands dictionnaires, de la polémologie, de la guerre...

Vous le voyez, Vénérable(s) Maître(s), ma(mes) Sœur(s), mes Frères, le syndicaliste ne vous entraîne pas d'emblée sur sa voie militante de glorification de l'engagement, de tous les engagements.

Car il me faut redescendre dans la Caverne, monde clos des ombres, revenir dans le cabinet de réflexion, tête de mort et V.I.T.R.I.O.L. (*visita interiora terrae...*), sonder les abysses de

l'engagement, du « s'engager », du « m'engager », de l'espace étroit où mon « s' » est tombé dans les liens d'une sorte de guerre.

Premier mouvement donc : Nigredo, œuvre au noir plus noir que le noir, décomposition de la matière, plomb, Saturne, terre et eau mélangées (les enfants disent : « la gadoue » ; Genevoix a écrit : « La Boue », matière première de l'enfer des tranchées pour *Ceux de 14*)...

Je suis assez bien placé, et depuis longtemps, pour connaître ce qu'il peut y avoir comme part d'égoïsme, d'orgueil et de narcissisme dans les engagements associatifs, sociaux, syndicaux et politiques. Voici plus de trente ans que je milite, m'engageant en faveur de la protection de la nature, de la lutte contre le racisme, de l'émancipation des travailleurs, du socialisme, de l'avènement d'une humanité meilleure et plus éclairée... Trente ans d'un chemin chaotique qui est passé par les conseils d'administration, les bureaux nationaux, les comités exécutifs, les secrétariats généraux et autres Olympes de la militance contemporaine, où il m'est arrivé de croiser les pistes obliques de paons nourris au grain qui se prennent pour des dieux.

Un des vitriols les plus corrosifs, que j'ai vu distiller sur la belle surface de l'engagement, est la mise en cause du bénéfice personnel que l'engagé tire de son engagement soi-disant altruiste. Je dis bien « soi-disant », avec un S majuscule à « soi », un « S' » majuscule et mégalo à « s'engager ». Corrosive, cette mise en cause assez banale, car elle ne manque pas toujours de pertinence, loin s'en faut !

Je n'entrerai pas, ce midi, sous la lumière trop crue du soleil à son zénith, dans les détails. J'ai rencontré, dans les institutions de l'engagement, assosses, syndicats ou partis, des tartarins, des vaniteux, des ambitieux, des suffisants et même des nantis. Car il est des carrières en contre-société qui ont une rentabilité matérielle et honorifique qui n'a rien à envier à celle des golden-carrières des patrons du CAC 40, et ce à moindre frais. J'exagère à peine. La promotion bureaucratique ne règne pas moins dans le marais militant que dans les grands groupes ou les services régaliens de l'Etat. « S'engager », donc, peut se lire alors comme un « engagement pour soi ».

Mais il y a pire encore. Car l'ambitieux fait moins de tort à la cause que le fanatique, le thermidorien, le Saint-Just. Celui-ci, je l'ai aussi rencontré : son idée, voire son idéologie, est l'Idée, sous-entendu la seule autorisée, la seule véritable, celle pour laquelle ont est en droit non pas de mourir soi-même, comme dans la chanson

de Brassens, mais pour laquelle on est en droit de faire mourir celles et ceux qui n'en font pas leur propre idée. « J'aime ceux qui me suivent » est sa devise, son portrait est l'objet du culte, la violence et la ruse sont sa seule méthode. N'ayez crainte, je ne donnerai pas de noms...

Car peu importe QUI, en vérité. Le pourquoi est plus important. Le POUR QUOI ? Chez l'engagé fanatique, peu importe, au fond, quel QUOI est l'objet de son engagement. Car ce quoi, la cause, n'est que prétexte au POUR SOI d'un soi sans limites. Songez aux 15 000 tueurs de la Milice française, supplétifs de la Gestapo, par exemple, engagés enragés de la Révolution nationale de Pétain. Songez aux staliniens pur jus de la sinistre commission spéciale des cadres du Parti communiste français, qui, pendant l'Occupation, n'assassina pas que des collabos, mais liquida aussi des ex-communistes patriotes qui avaient quitté le PC après la signature, en 1939, du pacte germano-soviétique, puis des membres jugés peu sûrs du Parti... Songez... Le récit des engagements monstrueux ne tient pas entre midi et minuit !

L'an dernier, presque à la même époque, j'ai accompagné mon père, pendant quelques semaines, jusqu'à sa mort, dans la dignité et tout contre moi. Se sachant condamné à brève échéance, il a accepté de me voir, chaque jour, jusqu'au moment choisi de son passage, en ma présence, dans le néant. Ancien tout jeune militant communiste de l'après-Libération, rapidement cadre du Parti, dirigeant de la banque d'Etat soviétique en Europe occidentale, il avait tout vu et tout compris du système stalinien, dès la fin des années cinquante. Dès lors, toute sa vie fut double. Apparatchik, le jour ; porteur de valises, derrière le Rideau de fer, pour ses amis refuzniks, la nuit... Peut-être d'autres choses, encore, mais qui ne se disent pas.

Pendant ces jours inimaginables du compte à rebours de son agonie, mon père m'a ouvert son cœur comme jamais. J'ai vu, avec une certaine horreur, les ténèbres qui avaient envahi le cœur d'un témoin privilégié de la monstruosité de l'Histoire, de la bestialité de certains hommes, de la perversité de certains engagements. Aucune lueur d'espoir ne dissipait ces ténèbres-là ! Le jour de son incinération, nous n'étions qu'une poignée au Père Lachaise, et par ses dernières volontés, mon père nous avait interdit fleurs, musique, oraison..., rompant ainsi le contrat palingénésique universel, le pacte panthéiste du Phénix, la parole alchimique « Perit ut vivat ». « Là où est le néant, cesse la juridiction de tous les rois », écrivait le physicien pansophiste Otto von Guericke, à

Amsterdam, en 1672 ! Je précise : Guericke fut le génial inventeur de la machine pneumatique à faire le vide...

Mais ne perdez pas si tôt l'espoir, ma(mes) Sœur(s), mes Frères, de trouver un peu de lumière, tout de même, sur le chemin de l'engagement. Car voici un deuxième mouvement de mon travail, qui nous arrache à la boue noire de la décomposition. Albedo, œuvre au blanc, argent de la lune qui se lève quand l'heure s'avance entre midi et minuit, essence et sens de la *renaissance*.

A l'enterrement de Jean-Pierre Vernant, héros de la Résistance, immense historien de la Grèce antique, au cimetière de Sèvres, huit mois avant l'incinération de mon père, nous étions une foule d'enfants, petits-enfants, amis, compagnons, confrères... à nous presser affectueusement autour de sa tombe ouverte. « Jipé » était le parrain de mon père, et, communiste jusqu'en 1969, il avait connu, et dénoncé, les mêmes abysses du stalinisme. Cependant, reçu premier à l'agrégation de philosophie à l'âge de 23 ans, éclaireur des origines de la démocratie, le « colonel Berthier » (c'était son pseudonyme, dans la clandestinité) avait eu la chance de voir les fées Force, Sagesse et Beauté se pencher sur son berceau. Mais, surtout, surtout, ses engagements successifs n'ont jamais perdu le sens originel de sa première révolte adolescente contre le fascisme.

Même dans la guerre ! Vernant s'engage dans la Résistance dès le premier jour de la démobilisation de 1940. A Toulouse, il assure très vite le commandement des formations paramilitaires de Combat, de Libération et des Francs-Tireurs lors de l'invasion de la zone sud par les Allemands, en novembre 1942, avant de prendre la direction des Force Françaises de l'Intérieur (FFI) en Haute-Garonne. Il y a peu, après tant d'années consacrées à réinventer de fond en comble l'Histoire de la Grèce antique, mais aussi à se battre en faveur des « dissidents » persécutés dans l'ex-Union soviétique, le grand savant s'interrogeait sur le sens profond de l'héroïsme : « Pourquoi ai-je fait tant de choses, de luttes, dont il ne restera rien ? Comment est-ce que je pourrais arriver, par un exploit, à quelque chose qui me mette à part par rapport au commun des mortels, non comme un dieu, mais comme si l'éclat divin était venu se poser sur moi, moi être humain, comme la beauté d'Aphrodite sur une belle jeune fille, et c'est comme si soudain la vie humaine était éclaircie, devenue autre, unique, comme si la vie humaine devenait autre aussi par l'héroïsme de certains combattants. »

Poussant jusqu'au bout son intuition sur la beauté de l'engagement, même au prix de la mort du héros, « Jipé » nous

faisait presque une confidence : « Voilà, je crois, un des sens de la mort héroïque, et ceci nous invite à comprendre que dans cet effort, la vie, le bonheur de la vie, le courage, la force, l'impétuosité, la jeunesse, le plaisir amoureux sont les vraies valeurs. » Revenant encore plus directement à ses propres souvenirs, il précisait sa pensée : « Dans la Résistance, pendant un moment, j'ai exercé un important pouvoir. En septembre 1944, quand je remplace Serge Ravanel, je dois commander à 45 000 hommes ; je dirige les neufs départements du Sud-Ouest. Avant-guerre, j'avais mes groupes d'amis qui pensaient comme moi. Pendant la guerre, je me suis trouvé proche de gens qui étaient des militants catholiques, ou même qui avaient été membres de l'Action française. Ils sont devenus presque automatiquement mes amis, c'est-à-dire mes proches de par notre engagement commun dans des choses d'une importance considérable. »

L'héroïsme, même guerrier, trouvait donc une de ses meilleures ressources dans l'amitié. Et surtout, concluait l'ancien résistant, dans le choix de la vie : « Pétain ne suscitait pas seulement en moi une réaction à ce qu'il y a de plus noir et de plus haïssable, mais symbolisait le crétinisme, la bêtise grotesque. J'étais là, et il y avait contre lui toute ma jeunesse, mes copains, les filles que j'ai connues, les chansons, le Front populaire, les vacances, les auberges de la jeunesse, toute cette joie de vivre dans l'amitié, dans un monde de liberté, d'espoir, de joies, de jeux. »

N'entendez-vous pas, ici, les Paroles de Moïse, les *Debarim*, la seconde Loi ou Deutéronome : « C'est la vie et la mort que j'ai mises devant toi, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie pour que tu vives, toi et ta descendance ! » Une belle réponse à la chanson de Ferré, décalquée du « Bierstube Magie allemande » d'Aragon : « C'était un temps déraisonnable / On avait mis les morts à table... » Voici donc ces « choses d'une importance considérable », selon Vernant, pour lesquelles s'engager s'impose toujours. C'est l'idéal de la Vie, avec un « v » majuscule, de la Vie célébrée, à l'orée du siècle des Lumières, par le libre penseur pythagoricien et précurseur de la Franc-maçonnerie John Toland, dans son fabuleux *Pantheisticon* (Londres, 1720). C'est l'idéal de la Vie palingénésique « qui (je cite Toland) produit dans la Nature une jeunesse et une vigueur perpétuelle, qui n'est jamais suivie de déclin ni de décrépitude, comme l'ont imaginé follement quelques hommes qui n'ont consulté ni l'expérience ni la raison ».

Mais qui dit « idéal » dit forcément souffrance, et donc révolte contre la corruption du monde sublunaire. L'engagement héroïque

de Vernant est né, dans les années trente, de sa révolte viscérale contre la montée des fascismes. En septembre 1997, alors que mes enfants faisaient leur rentrée des classes, j'ai eu l'occasion, plutôt malheureuse, de sonder les tréfonds psychologiques de ma propre révolte contre toutes les injustices. J'ai alors écrit un texte, titré « Mes douze ans », dont je me permets de vous lire un court extrait :

« Un jour j'ai découvert qu'un homme pouvait prendre un nourrisson par les pieds et lui fracasser la tête contre un pilier d'acier en riant, dans une gare, sous les yeux de sa mère impuissante. J'avais douze ans. C'était en lisant un livre écrit par un ami de ma propre mère. Elle, dont un petit frère ou une petite sœur auraient pu être ce nourrisson au crâne fracassé, elle dont la propre mère s'était sauvée et avait sauvé ses enfants parce qu'elle savait parler la langue de l'homme qui avait fracassé la tête d'un nourrisson sur le pilier d'acier d'une gare où des milliers de gens comme ma mère, sa propre mère et tant d'enfants avaient pris des trains et n'étaient jamais revenus. Un jour, j'avais douze ans, j'ai lu ce livre monstrueux et je suis devenu un enfant plein d'horreur et de haine, un enfant qui sanglotait en silence, plein de pitié, de peur et de haine, un enfant qui aurait pu prendre ce monstre de la Gestapo par la gorge pour lui fracasser le crâne contre un pilier d'acier dans n'importe quelle gare, dans toutes les gares où j'irai tant que je prendrai des trains... » (fin de citation)

S'engager dans le monde sublunaire, où se love l'ouroboros de l'Histoire, se fait rarement sans violence. Ne pas le reconnaître, ne pas le faire savoir clairement, relèverait de l'escroquerie morale. Est-ce à dire que tout engagement est funeste ? Je laisse cette appréciation aux abstentionnistes, aux planqués, aux innocents les mains pleines. Dans le si doux *Cantique des cantiques*, ne lit-on pas : « Ils sont tous armés du glaive, experts dans les combats ; chacun d'eux porte le glaive au côté, pour dissiper les terreurs de la nuit » ? Et le si doux Primo Levi ne nous a-t-il pas avertis, dans son *Système périodique* : « Dans le monde réel, les hommes armés existent, ils construisent Auschwitz, et les honnêtes et les désarmés aplanissent leur voie ; c'est pourquoi chaque Allemand, plus, chaque homme, doit répondre d'Auschwitz, et qu'après Auschwitz il n'est plus permis d'être sans arme » ?

Que seraient Sagesse et Beauté, sans la Force pour les porter dans notre monde ? Ne comptez pas sur le cégétiste pour jouer, à ce propos, la vierge effarouchée. Entre syndicalistes, et devant tous, nous assumons clairement le rapport de forces, situation sociale qui est le pain quotidien de notre engagement. Il y a

quelques jours seulement, au pot de départ à la retraite d'un de mes camarades, j'ai dit ces quelques mots : « J'ai cru, un temps, que tu ne t'appelais que Jacky. Jacky mon bon copain. Et puis, j'ai découvert Jacques Le Corre. Jacques Le Corre engagé dans la Cité, chez toi, et bien entendu dans l'entreprise. Engagé, avec de beaux outils :

- Tout d'abord, *la force*, parce que sans elle, rien de sérieux n'est défendable dans un monde encore et toujours sauvage. Je ne vais pas raconter ici ce que tu es capable de faire, quand, en cas d'agression caractérisée, et seulement alors, la colère gronde dans ta poitrine.
- Mais je veux parler aussi de cet outil capital : l'idéal. Dans une époque assez prosaïque, il faut bien le dire, où égoïsme rime avec réussite, où la vie n'est que matière, voire marchandise, Jacques, tu es un indécrottable idéaliste. Certainement, nous partageons cette naïveté coupable, toi, moi, tous tes camarades et, heureusement, beaucoup d'autres qui sont ici aujourd'hui ; nous partageons cette naïveté vitale d'espérer un monde plus humain, et d'y travailler modestement ici et maintenant, à perpète ! Les amateurs de saint Jean appellent ça l'« eschatologie au présent ». (...) Ce n'est pas pour rien que nous osons orner le fronton de notre section de la belle devise : « Liberté, Egalité, Solidarité ». « Solidarité » ?... En douce, nous pensons et nous nous disons entre nous « Fraternité ». C'est un peu notre espérance secrète... C'est celle de notre syndicat. » (fin de citation)

De révolte viscérale en idéal social et républicain, d'où peut-elle nous venir, la certitude de s'engager pour le Bien ? L'activiste nazi n'était-il pas, lui aussi, révolté, contre le judéo-bolchevisme fantasmagorique, par exemple, et ne portait-il pas un idéal, celui, certes, de la pureté aryenne de la race des seigneurs ? Le nazisme ne soutenait-il pas, d'ailleurs, une conséquente action sociale, comme l'a détaillé l'historien Götz Aly dans son remarquable livre *Comment Hitler a acheté les Allemands ?*

Enfin, « tout se vaut ! » ; c'est « du pareil au même » ; « blanc bonnet et bonnet blanc »... Qui ne connaît le couplet, aujourd'hui si banal, du poujadisme, du révisionnisme, du relativisme moral ?

Sous la lumière pâle de la lune, il est encore difficile, pour certains, d'y voir clairement, de distinguer entre les engagements. C'est donc une nouvelle lumière dont il me faut allumer le feu, jusqu'à sa plus haute intensité.

Le feu du sacrement de l'union, accomplissement de la transmutation, troisième mouvement donc : Rubedo, œuvre au rouge, fusion du soufre et du mercure d'où naîtra peut-être l'or de la Vérité et s'expirera le souffle de l'Esprit.

Alors que je commençais ma méditation sur le « s'engager », un Frère, ami de trente-cinq ans, m'a indiqué l'à-propos de l'Épître de Jacques, en son chapitre II : « Parlez et agissez comme devant être jugés par une loi de liberté, car le jugement est sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde. La miséricorde triomphe du jugement. » Miséricorde, donc ! Voici la parole du judéo-chrétien par excellence, Jacques-le-Juste, frère occulté de Jésus, pasteur selon l'ordre de Melkisedek : (je cite) « Si un frère ou une sœur sont nus et manquent de la nourriture de chaque jour, et que l'un d'entre vous leur dise : Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez !, et que vous ne leur donniez pas ce qui est nécessaire au corps, à quoi cela sert-il ? Il en est ainsi de la foi : si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même. (...) Comme le corps sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte. »

Puissance du prophétisme ! L'œuvre véritable, c'est donner « ce qui est nécessaire au corps », chaleur et nourriture. Hors cette charité, cette solidarité, point d'engagement qui vaille. Saint Jean, patron des Loges, s'il en est un, enfonce le clou de cette « eschatologie au présent » qui puise sa force dans le monde imaginal arpenté par Corbin et qui condamne d'avance toute l'institution ecclésiastique romaine. Mais ne sommes-nous pas encore dans l'ordre du révélé, dans la déclinaison des Tables de la Loi, révélé qui peut ne pas résister au doute, à ce doute que nul mieux que mon cher Descartes n'a poussé aussi loin. Et pourtant... Passé la refondation radicale du Cogito, voici notre cavalier français qui nous découvre l'horizon de sa morale, la plus grande des passions de l'âme, la plus chevaleresque, la « générosité ». Mais qu'est-ce à dire, précisément ? Ecoutez : « Ceux qui sont généreux en cette façon sont naturellement portés à faire de grandes choses (...). Et pour ce qu'ils n'estiment rien de plus grand que de faire du bien aux autres hommes et de mépriser son propre intérêt... » Nul besoin de lire plus loin : rien n'est meilleur que l'altruisme ; c'est tout ce qu'il dit.

Cela ne vaut-il pas double validation solennelle du combat social, du s'engager pour le bien d'autrui ? Dans un fort chapitre de *L'Agir et l'être initiatiques*, notre Frère Pozarnik semble répondre positivement à la question. « Avec la notion de justice, nous complétons la franc-maçonnerie du travail, la maçonnerie ouvrière,

celle des constructeurs du Temple, par la franc-maçonnerie chevaleresque, celle du défenseur, de *l'intervenant dans la vie*... Le Chevalier mérite son nom lorsqu'il a vaincu ses hésitations d'orientation et prend consciemment la décision qu'à partir d'aujourd'hui il va *s'engager* à se protéger et à protéger autrui des forces ténébreuses... » Mais il nuance presque aussitôt ce propos activiste, en prévenant : « La véritable difficulté, au début du chemin, n'est pas d'être juste mais de voir pourquoi nous ne le sommes pas, alors que nous prétendons agir au nom de la justice. »

Le soufre, donc, ne suffit pas ; versons maintenant le mercure dans l'athanor ! Cela fait quelques années que votre Frère syndicaliste s'interroge sur sa pratique. De lutte sociale, parfois violente, en dialogue social constructif, le chemin est initiatique, croyez-moi, surtout s'il serpente sur l'ubac du val dont l'adret porte, comme en écho, le sentier de l'initiation maçonnique. Ce qui se joue, dans cette pérégrination, c'est l'avènement d'une éthique de la discussion, la poursuite de la parole perdue, la reconstruction de la Tour de Babel, du Temple de la concorde universelle. Dans un monde où le Béhémoth, le Bestial de la guerre de chacun contre tous, écrase même le Léviathan étatique, s'engager à substituer la parole à la violence a des airs de combat crucial pour l'Humanité.

Le sociologue Philippe Breton, avec qui j'ai partagé un combat dangereux contre islamistes et néo-nazis associés, a écrit, selon moi, le plus bel *Eloge de la parole* contemporain. Affirmant, entre autres, que « la parole est une alternative à la violence du monde, (qu')elle bouleverse tout sur son passage, pourvu qu'elle soit libre, authentique et d'abord soucieuse de l'autre », estimant qu'elle « acquiert alors une force inouïe », mon ancien camarade de lutte contre la Bête immonde rend un bel hommage à Lévinas et à Georges Gusdorf. Ce dernier, n'écrivait-il pas, en 1952, qu'« il existe même une sorte de religion de la parole chez des hommes détachés de toute religion proprement dite, comme si un certain usage du langage pouvait tenir lieu d'eschatologie »...

Arrivé à ce point de l'incandescence, je souhaite vous faire partager quelques leçons provisoires que je tire de la lecture du *Regius* de 1390. Ce plus ancien de nos Anciens devoirs, racine morale indubitable de tous nos engagements, notamment maçonniques, fait amplement référence au mythe platonicien de la Caverne où règnent les quatre fléaux : famine, guerre, meurtre et... dialogue pervers. « Qu'est-ce qui pervertit le dialogue, sinon la volonté égotique du moi d'avoir raison de ses interlocuteurs et de les vaincre ? », souligne notre Frère Patrick Négrier, dans son

fulgurant livret *Le Rite des Anciens devoirs*. Le *Regius* met en œuvre ses propres symboles de l'Apocalypse générée par le mal moral, c'est-à-dire par l'égoïsme : il s'agit du martyr des Quatre couronnés, du Déluge et, *in fine*, de la destruction de la Tour de Babel, ce Temple de la concorde universelle...

A propos de ce dernier symbole eschatologique, le *Regius* raconte : « Parce qu'ils avaient un orgueil si fier, avec grande vantardise / Tout ce travail fut ainsi perdu ; / Un ange les frappa en diversifiant leurs langues, / Si bien qu'ils ne se comprenaient plus jamais l'un l'autre. » Sortir de la Caverne, s'élever vers la vraie Lumière en gravissant les échelons des sept arts libéraux, retrouver la parole perdue, se comprendre les uns les autres... Autant d'ascensions initiatiques où s'engager par certitude qu'il n'est d'autres voies possibles.

Une remarque, pour finir. Etrangement, le *Regius* inverse le sens de l'ascension platonicienne sur l'échelle des sept arts libéraux. Je partage l'interprétation de Patrick Négrier lorsqu'il commente : « Maladresse involontaire de rédaction, ou bien au contraire, comme c'est fort possible, volonté expresse de se référer au principe de Platon selon lequel, après avoir vu l'Idée du Bien au terme de l'ascension céleste (...), le philosophe doit redescendre dans la Cité pour y diriger la guerre (contre les causes morales des méfaits perpétrés dans la Cité) et l'éducation des jeunes gens... »

De la Caverne au Ciel, et du Ciel à la Cité, ainsi circule l'engagement de l'homme encore vivant.

J'ai dit !

R :: L :: ..., à l'Or :: de Paris, GODF, le 30 septembre 6008.

Annexes

* Imaginal, songe, contemplation, chevalerie : Du sang sur la neige : Cette image me fascine toujours autant : Perceval le Galois, au sortir d'une forêt, découvrant, sur la neige, trois gouttes de sang vermeil laissées par une oie sauvage fauchée en plein vol par un faucon ; Perceval, à cheval, appuyé sur sa lance, se perdant aussitôt dans son « doux penser », une contemplation extatique mêlée du souvenir de son aimée, Blanchefleur, dont le visage est si pâle et la bouche si rouge ; Perceval absent du monde, jusqu'à ce que le soleil ait fondu, en fin de matinée, deux des gouttes de sang et fait pâlir la dernière... Cette rencontre de la mort et de l'amour, décembre en est le moment crucial. Mort de l'année, faiblesse du jour, en ce solstice d'hiver, mais aussi amours des écureuils, renards, chats sauvages... Désarçonne Sagremor L'Emporté (qui invoque saint Pierre !) et Keu, le Sénéchal peu courtois, qui tentent, en le provocant en duel, de le sortir de sa contemplation...

* Dialogue vertueux et dialogue pervers (commentaire d'extraits du *Gorgias*, de Platon)
Le sujet apparent du *Gorgias* est la rhétorique. Mais son sujet réel est la finalité de l'action politique : elle devrait viser à épanouir l'être des citoyens, et le dialogue social devrait avoir pour fin la conquête du vrai, et non la recherche de la gloire.

C'est ainsi que Calliclès et Polos, tous deux interlocuteurs de Socrate, et disciples de Gorgias, tout comme Ménon dans un autre dialogue, sont des jeunes gens à la recherche de la gloire, du pouvoir et de la richesse. Bref, ils veulent *réussir dans la vie*, quand Socrate les exhorte à *réussir leur vie*.

Gorgias fait profession de rhétorique. Venu à Athènes pour défendre les intérêts d'une cité devant le conseil, il a emporté l'adhésion des magistrats par un habile discours. Depuis, il propose aux jeunes gens d'Athènes, qui veulent occuper une bonne place dans la Cité, des cours de rhétorique, ou d'art oratoire.

Socrate oppose l'habileté du discours de Gorgias, la vertu de la dialectique. Elle vise non la prise de pouvoir sur l'autre, mais la construction commune d'une vérité.

* La parole perdue, éparse, après la destruction de la Tour de Babel, en 1787 après la Création du monde, parce que les hommes ne se comprenaient plus (*Genèse*, XI, 4-9)

* Pierre Pfeffer (Réserve nationale de Camargue, 1994) : « Ah, Machin ? C'est un lâche ! »

* Les sept arts libéraux désignent toute la matière de l'enseignement des écoles de l'Antiquité, mais également du Moyen Âge. Ils ont notamment été transmis par Alcuin, conseiller intellectuel de Charlemagne et sont à l'origine de la réforme scolaire de celui-ci, durant la période dite de la *Renaissance carolingienne*.

Les arts libéraux se divisent en deux degrés : le Trivium et le Quadrivium. Le Trivium, qui signifie *les trois chemins* en latin, concerne *le pouvoir de la langue* et se réfère à l'étude de la grammaire, la dialectique et la rhétorique. Le Quadrivium, *les quatre chemins* du second degré, se rapporte au pouvoir des nombres et se réfère à l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie.

Henri-Irénée Marrou, le grand historien de l'éducation dans l'Antiquité, les donne comme « traditionnels » « depuis Archytas de Tarente (pythagoricien, 435-347 avant l'ère commune), sinon depuis Pythagore lui-même ».